chez Tacite et dans les lettres de Pline le Jeune ; et plus encore peut-être l'estime en laquelle a été tenue dans le monde chrétien, qui lui a fait tant d'emprunts jusqu'au XVII^e siècle, la pensée stoïcienne de Sénèque.

A. GUILLEMIN.

VI

SUÉTONE PHYSIOGNOMONISTE DANS LES *VIES DES XII CÉSARS*

PAR J. COUISSIN

Assistant à la Faculté des lettres de Paris

SOMMAIRE. — *Le sens de la pratique, nouvelle et systématique, du portrait physique dans les* Vies des XII Césars, *à première vue très obscur, s'éclaire par la confrontation avec les traités antiques de physiognomonie : Suétone a cherché non proprement à évoquer le physique de ses personnages, mais à en composer un portrait tel qu'il fût physiognomoniquement conforme à leur caractère et corroborât ainsi l'étude morale ; initiative curieuse et originale qui explique bien des bizarreries apparentes de ces portraits, et qui, caractéristique à bien des points de vue, convie à reviser certains jugements sur l'œuvre et permet de mieux comprendre Suétone.*

On fait habituellement mérite à Suétone d'avoir été le premier historien à introduire dans la biographie le portrait physique à côté de l'étude morale. C'est là trop peu dire : il ne s'agit pas d'une trouvaille occasionnelle, d'une initiative sporadique inspirée par les caractéristiques particulières de tel ou tel personnage ; la pratique est systématique dans les *Vies des XII Césars* : ce portrait, dans la mesure où Suétone respecte un plan tout fait, se trouve à une place bien déterminée de la biographie[1] et constitue visiblement une rubrique que l'auteur, qu'il la développe ou non, estime nécessaire ; elle obéit donc à une raison d'être générale.

1. Dans plus de la moitié des *Vies*, il se trouve après le récit de la vie du personnage et précède l'indication de sa santé, de ses goûts et de son caractère ; il est clair que c'est là sa place de principe et que les dérogations proviennent de modifications occasionnelles du plan normal prévu par Suétone pour ses *Vies*.

Or, celle-ci n'est pas évidente. Souci littéraire de parler à l'imagination, d'habiller d'un corps visible des personnages qui, sans cela, ne seraient que des caractères en action? Mais seul le portrait de Claude est vraiment pittoresque, et les plus typiquement suétoniens, ceux de César, d'Auguste et de Caligula, infirment radicalement cette hypothèse : leur style est, délibérément, celui d'un signalement. Peut-on, alors, penser que Suétone a simplement cédé à son érudition, qu'il n'a étendu sa description au physique que parce qu'il avait, sur ce point, une documentation à écouler — en somme, par impuissance à se restreindre à l'étude historique et morale? Si cela était, les portraits physiques les plus copieux et les plus détaillés seraient ceux des empereurs les plus récents, connus par son père et ses proches. Or, Domitien excepté, c'est exactement l'inverse.

L'explication est donc moins simple, et doit rendre compte des inégalités de développement de ces portraits. Or, il est clair que les plus précis et les plus détaillés sont ceux de personnalités psychologiquement curieuses : monstres ou malades comme Tibère, Caligula, Claude, Néron, Domitien, génies comme César et Auguste ; que ceux d'individus normaux, soit médiocres (Galba, Othon, Vitellius), soit éminents (Vespasien, Titus), sont à peine esquissés. Suétone, par conséquent, voit dans l'aspect physique un reflet du caractère ; et c'est ce seul principe qui est susceptible de justifier la description systématique du physique des Césars. Or, les portraits du type « signalement » indiqués plus haut excluent l'hypothèse que la relation établie par Suétone soit vague et impressionniste : la façon dont il y détache chaque trait implique qu'il lui prête une signification précise, que chaque trait soit un document caractérologique. On est ainsi amené à penser que le principe du portrait physique suétonien est physiognomonique.

Il n'y aurait là qu'une hypothèse si nous n'avions l'assentiment de Suétone : son portrait physique d'Othon ne présente aucun trait proprement physique, en dehors de notations médicales ; pas un mot de son visage, alors que, le père de Suétone ayant servi sous ses ordres, l'auteur le connaît certainement fort bien, et alors que, pour le moins averti, c'est là l'élément le plus expressif d'un portrait. Si la vie méprisable d'Othon incline peu à détailler son caractère, sa mort paradoxale en fait un « cas », pourtant ! Suétone y a bien songé ; mais, dit-il d'emblée (*Oth.*, 12, 1) : *Tanto Othonis*

animo nequaquam corpus aut habitus competit; et il lui suffit alors de croquer rapidement la mise trop apprêtée d'Othon pour suggérer son vice bien connu. L'observation de Suétone n'a qu'un sens : il estime inutile de fouiller le portrait parce que la physiognomonie se trouve ici en défaut, parce qu'elle se trouve impuissante à discerner dans le physique d'Othon le héros que révèle sa mort. Cette attitude, comme les termes employés, est purement celle d'un physiognomoniste. Le propos, autrement, serait absurde : si, à la rigueur, on peut réclamer (et c'est encore de la morphopsychologie inconsciente) d'un héros guerrier un physique prestigieux et s'étonner de trouver un gringalet, le héros pacifique n'a pas de physique classique. Dire d'Othon que son physique n'est pas d'accord avec son suicide stoïcien implique une optique physiognomoniste.

L'entreprise de construire des portraits en fonction de la physiognomonie n'offrait pas de difficultés sérieuses : sa doctrine était alors fixée et unifiée depuis des siècles par les soins des Grecs[1] ; son application pratique était aisée, des traités spéciaux fournissant, tout faits, des répertoires détaillés tant des significations psychologiques de chaque trait physique que des types physiques complexes correspondant à chaque genre de caractère[2], et précisant comment interpréter les cas réels — souvent à cheval sur plusieurs types caractérologiques[3]. Ces répertoires, à eux seuls, suffisaient pour l'entreprise de Suétone.

1. Le traité pseudo-aristotélicien des *Physiognomonica* (Foerster, *Script. Phys.*, I, p. 4 à 91) montre déjà (§§ 1-4) les différentes formes de la physiognomonie — primitivement autant de méthodes distinctes — rassemblées en une doctrine unique : là comme dans les traités ultérieurs, elles ne sont plus que des principes également valables employés à justifier les rapports précis établis entre le physique et le caractère. On peut (et, chez Suétone, on retrouvera trace de ces différents points de vue) les réduire à trois : 1) Une physiognomonie basée sur l'observation : on a constaté, par une longue expérience, que chaque type de caractère correspondait à tels traits physiques, d'où la possibilité présumée de découvrir le caractère d'un sujet par l'examen de son aspect physique ; ce principe prétend à l'objectivité : il est aisé de voir que chaque genre d'émotions se manifeste par une mimique spécifiquement caractéristique, ce qui autorise à penser que le physique qui présente à l'état permanent les traits de cette mimique manifeste un caractère correspondant à ce genre d'émotions. 2) Une autre basée sur la théorie des climats : chaque climat détermine des caractéristiques physiques et morales spécifiques et intimement liées, puisque le climat agit en modelant le tempérament ; d'où il suit qu'avoir l'aspect physique d'un type racial donné, c'est en avoir aussi le caractère. 3) Une physiognomonie zoologique : chaque espèce animale possède une morphologie physique et des caractéristiques morales constantes ; on en peut déduire des correspondances nécessaires entre l'une et les autres, d'où il suit que ressembler à tel animal, c'est en avoir aussi le caractère.

2. C'est le cas des *Physiognomonica* dits d'Aristote et de tous les grands traités ultérieurs, celui de Polémon, celui (IV^e^ siècle ap. J.-C.) dit *Physiognomonia latina* (Foerster, II, p. 3 à 145), celui d'Adamantios, etc.

3. Ces préceptes pratiques pour l'analyse de cas particuliers, dispersés à travers l'exposé

Reste une double objection préjudicielle : d'une part, quelle nécessité y a-t-il que Suétone ait été au courant de la physiognomonie? Et, d'autre part, quel sens aurait son entreprise si, faute de précurseurs à Rome même, elle devait rester lettre morte pour ses lecteurs?

Le premier point est aisé à réfuter : Suétone est un polygraphe d'une curiosité universelle et un helléniste tel qu'il compose ses traités indifféremment en grec ou en latin ; ce sont là, déjà, d'excellentes conditions pour s'intéresser à une science curieuse inventée par les Grecs. Mais il y a plus précis : Suétone est fort instruit des questions médicales : dans ses *Prata*, une section entière traitait *de uitiis corporalibus ;* dans les *Vies* — rencontre non fortuite [1] — le portrait physique est suivi assez constamment d'un exposé très attentif des *uitia corporalia*, tares et maladies de chacun des Césars ; cet intérêt et cette compétence supposent une étude approfondie des ouvrages des médecins grecs et, avant tout, des écrits hippocratiques. Or, au moins à l'origine, la physiognomonie est entée sur la médecine [2] ; tout particulièrement, l'inventeur — plus vraisemblablement le premier grand théoricien [3] — de la physiognomonie passait pour être Hippocrate : effectivement, les écrits hippocratiques sont riches de considérations, tant générales que particulières, relatives à la physiognomonie [4]. Il est donc parfaitement impossible que, par cette voie, Suétone n'ait pas été mis au courant de cette science. Mais, en fait, c'est partout, dans ses lectures grecques, qu'il était obligé de rencontrer la physiognomonie et ses axiomes : une anecdote maintes fois exploitée montre Socrate aux prises avec le physiognomoniste Zopyros [5] ; Socrate, d'ailleurs,

dans les traités du Ps.-Aristote et de Polémon, sont, par contre, expliqués très clairement dans *Physiogn. lat.*, § 11 : on y voit comment les praticiens de la physiognomonie dosaient, devant un cas réel, l'importance respective des différents signes relevés, afin de bien distinguer les dominantes d'un caractère complexe.

1. Doublement. D'abord, l'attention presque excessive accordée à ces disgrâces des Césars révèle que Suétone exploite là une compétence préexistante ; d'autre part, on va le voir, la physiognomonie a été longtemps liée à la médecine.

2. Qui, avec la théorie des tempéraments, était particulièrement bien placée pour accorder une signification caractérologique aux particularités physiques et, pensant symptômes, pour établir des correspondances précises.

3. On concevrait mal que, créée par Hippocrate, elle fût pleinement vulgarisée du vivant de Socrate.

4. Théorie des climats dans le traité *des Airs, des Eaux et des Lieux ;* correspondances entre physique et caractère, types caractérologiques dans le traité des *Épidémies*. Cf. Foerster, *op. cit.*, II, p. 241-249.

5. Aux versions diverses qu'on en donne, il est clair qu'il s'agit d'une sorte de cliché. Rien que chez Cicéron, elle est rapportée deux fois. Cf. Foerster, *op. cit.*, I, p. VIII sqq.

prend cette science assez au sérieux pour en inculquer les principes à Parrhasios (Xén., *Mem.*, 3, 5) ; Platon (*République*, *Lois*, *Timée*, *Phèdre*, *Phédon*) fait de fréquentes allusions à la théorie des climats, à la physiognomonie zoologique, voire à des théorèmes physiognomoniques précis ; Aristote, enfin, est un véritable théoricien de cette science : il en légitime tels points de méthode (*1res Analytiques*, II, 27, 70 b), il en disserte, en énonce maint théorème dans de nombreux écrits (*Histoire des animaux*, *Génération des animaux*, *Parties des animaux*, *Problèmes*, *Politique*, *Éthique à Nicomaque*[1], etc.) ; sa réputation est à tel point accréditée en ce domaine que toute l'Antiquité et, longtemps, les modernes lui attribuent le traité des *Physiognomonica*, qui, d'ailleurs, s'il n'est évidemment pas de lui, est un résumé, établi par des disciples, de son enseignement. Un médecin grec, Loxos, du IIIe siècle a, de même, écrit des ouvrages spécialisés, aujourd'hui perdus, mais dont la réputation est grande encore bien longtemps après Suétone[2]. D'autres, moins illustres, n'ont laissé que le souvenir de leur nom, mais cela seul indique combien la physiognomonie a suscité de travaux.

Mais il n'est même pas besoin d'imaginer Suétone glanant à travers ses lectures une documentation éparse. Nous disions plus haut que, pour construire ses portraits en fonction de la physiognomonie, il était suffisant qu'il eût connu les répertoires de signes des traités spéciaux. Or, il est infiniment probable qu'il en a été ainsi. On possède le texte des plus importants de ces traités (R. Foerster, *Scriptores Physiognomonici Graeci et Latini*, Leipzig, Teubner, 1893) ; sans parler d'autres ouvrages aujourd'hui perdus que Suétone a pu — sans qu'on puisse l'établir — lire, il y en a deux qu'il a certainement connus : les *Physiognomonica* dits d'Aristote cités plus haut[3], dont il paraît acquis qu'il s'est servi pour son traité περὶ βλασφημιῶν[4] ; et, d'autre part, l'autre source de base des travaux des physiognomonistes du IIe au IVe siècle, le traité d'Antonius Polémon de Laodicée[5], rhéteur et historien grec, bien

1. Pour Platon et Aristote, on trouvera la liste, très importante, des références des passages de ces œuvres où ils parlent de la physiognomonie dans Foerster, *op. cit.*, I, p. XVI-XVIII, et II, p. 249-271.

2. Foerster, *op. cit.*, I, p. LXXI-LXXIV ; Orig., *C. Cels.*, 1, 33 ; *Physiogn. lat.*, 1, 2 ; etc.

3. Foerster, *op. cit.*, I, p. XX et suiv. ; texte du traité, *Ibid.*, p. 1-90.

4. Cf. Millet, *Mél. litt. gr...*, p. 347 et 485 ; Foerster, *op. cit.*, p. XX, montre, en effet, Pollux et Eustathe rapportant à Aristote des pillages faits dans ce traité de Suétone (cf. Macé, *Essai sur Suétone*, p. 267).

5. Cf. Foerster, *op. cit.*, I, p. LXXXV sqq. ; le traité, dont le texte grec est perdu, ne

connu à Rome sous Trajan et Hadrien[1] et exactement son contemporain : Suétone a donc connu l'homme et ses recherches, sinon le traité lui-même. Ajoutons qu'outre ces traités magistraux, il circulait certainement un certain nombre de précis et d'abrégés plus sommaires.

Mais, d'autre part, à Rome même, Suétone est loin d'être le premier à s'intéresser à la physiognomonie. Cicéron rapporte deux fois l'anecdote de Socrate et de Zopyros, disserte sur la signification des yeux, du visage, sur la théorie des climats, fait servir la connaissance des rapports entre le physique et le moral à l'action oratoire (*de Or.* 3, 59, 221) ; dans le début du *In Pisonem*, soit dans une œuvre oratoire destinée au public commun, il analyse le visage de son adversaire en des termes qui, non seulement ne laissent pas de doute sur son propos physiognomoniste, mais révèlent la lecture des traités compétents[2] ; Vitruve, dans le premier chapitre du livre VI du *de Architectura*, expose, avec une abondance de détails parfaitement inutile à son sujet et qui trahit le souci de montrer son érudition, la théorie des climats, pour terminer ce morceau de bravoure par une docte explication de la supériorité romaine, le tout selon la plus stricte orthodoxie physiognomoniste[3] ; Trogue-Pompée, dans un fragment de son *Histoire naturelle* rapporté par Pline, 11, 275-276, fait mieux encore ; il parle en théoricien : c'est un exposé de la signification des traits du visage, démarqué d'Aris-

nous est parvenu que par une version arabe du XIV^e^ siècle dans un état assez complet ; nos références renvoient à la traduction latine de J. Hoffmann (Foerster, *op. cit.*, I, p. 98-294).

1. Né vers 88, mort vers 144, il a eu des démêlés avec Favorinus (*Physiogn. lat.*, 40) et est évoqué dans la correspondance de Marc-Aurèle et de Fronton (Fronton, *Ad M. Caes. ep.*, II, 5).

2. Anecdote de Zopyros : *de fat.*, 5, 10 ; *Tusc.*, 4, 37, 80 ; — signification des yeux, du visage : *de Leg.*, 1, 9, 26 ; cf. *de Or.*, 3, 59, 221 ; — théorie des climats : *Div.*, 1, 39, 79 ; 2, 46, 26 ; 2, 42, 89 ; *N. D.*, 2, 16, 42 ; *de fat.*, 4, 7 ; 5, 9, et — paraphrase de Platon, *Leg.*, 4, 1, ce qui montre que Cicéron n'exprime pas là de simples impressions personnelles — *Rep.*, 2, 4, 7 ; — attaque physiognomoniste (cf. : *color...*, *genae...*, *dentes...*, *oculi*, *supercilia*, *frons*, *uultus denique totus*, QUI SERMO QUIDEM TACITVS MENTIS EST...) contre Pison : *In Pis.*, 1, 1 ; et il semble que Cicéron, dans la suite du discours, suggère, dans le même esprit, une identification de Pison à l'âne.

3. Vitr., 6, 1, 3-4 ; 6 ; 9-11 ; mais tout le chapitre, en fait, est, sous le prétexte assez mince de la nécessité d'une architecture différente suivant les régions, une énorme digression sur l'action du climat sur le type racial, le tempérament, le physique et le caractère des peuples, et l'heureuse situation de l'Italie qui vaut aux Romains d'unir la valeur des peuples du Nord à la finesse des peuples du Midi et de vaincre ainsi les uns, moins intelligents, et les autres, moins courageux. Théorie générale que l'on trouve depuis Hippocrate (*des Airs...*, 5 ; 12 L, etc.) jusqu'à Polémon (fol. 36 r° à 37 v°) ; orgueil du peuple bien situé et, par là, bien doué présent déjà dans Platon, *Tim.*, 24 c.

tote[1], absolument semblable de fond et de forme à ce que l'on trouve dans les traités de physiognomonie ; Sénèque, dans ses lettres à Lucilius, ne se montre pas moins compétent[2] ; Pline l'Ancien, tout en posant au sceptique, parsème son livre XI d'observations physiognomoniques, et polémique même avec Aristote sur les signes de longévité qu'il trouve peu sérieux[3]. Quintilien, enfin, reprend, ce qui montre que c'est là une sorte de lieu commun (Polémon était, du reste, un rhéteur), l'application, déjà pratiquée par Cicéron, de la physiognomonie à l'action oratoire[4].

Au reste, l'idée physiognomoniste n'est pas familière aux seuls lettrés ; de toute évidence, le monde gréco-romain était parcouru par des praticiens de cette science, les uns sérieux — on voit ainsi Polémon raconter maintes de ses prouesses sur des cas précis — les autres exploitant son succédané charlatanesque, la métoposcopie[5] — ainsi qu'il advient chez Suétone (*Tit.*, 2, 2), où un métoposcope appelé à examiner Britannicus lui refuse un destin d'empereur et promet, par contre, à Titus, présent, de hautes destinées.

On voit donc et que la compétence physiognomoniste de Suétone était inévitable, et que l'entreprise que nous lui supposons trouvait à Rome même un milieu capable de la remarquer et de la comprendre.

Il ne reste plus, pour tenir la preuve décisive, qu'à vérifier cette technique physiognomoniste dans les portraits eux-mêmes. On verra, chemin faisant, que — par le fait même que Suétone voulait que le portrait physique corroborât l'étude morale — ils ne sont pas toujours et, en tout cas, pas proprement objectifs. Preuve supplémentaire qu'il n'a pas simplement juxtaposé une description physique objective à une étude morale également objective.

La méthode est simple : Suétone, pour atteindre son but, a de-

1. Aristt., *Hist. anim.*, I, 8, 491 b, 12 ; 9, 491 b, 24-26 ; 10, 492 a ; 11, 492 b.

2. *Ep.* 5, 12, 12 : *impudicum et incessus ostendit et manus mota*, etc... ; *insanum uoltus habitusque demonstrat ;* ce dernier trait à rapprocher de son portrait de Caligula, *de Const. Sap.*, 18 : *tanta illi palloris insaniam testantis foeditas erat.*

3. Cf. traits du visage : 11, 138 ; 141 ; 144 ; 154 ; 158 ; — corps : 200 ; 253 ; — autres détails : 183 ; 221 ; 226 ; 253 ; 271. — Polémique avec Aristote : 11, 273 ; c'est aussitôt après que se place le fragment de Trogue-Pompée dont il vient d'être parlé ; Pline le cite, d'ailleurs, avec prudence, sans exprimer nettement son opinion.

4. Quint., 11, 3, 65-83 ; cf. Cic., *de Or.*, 3, 59, 221. — Bien entendu, le succès de la physiognomonie se poursuit au delà de l'époque de Suétone, comme en témoignent divers passages d'Apulée, Firmicus Maternus, Servius, Isidore de Séville, et même Tertullien et Lactance, et le traité *Physiognomonia latina* (IV^e^ siècle).

5. Cf. Pline, 35, 88 ; Clém. Alex., *Strom.*, I, 21, 135 ; Artémid., *Onir.*, 2, 69, etc. ; - Polémon, fol. 8 r°, 9 v°, 12 v°, 14 r°, 15 r° et v°, etc.

mandé aux traités quels traits physiques correspondaient, chez ses personnages, à leur caractère ; nous suivrons le chemin inverse : nous « traduirons », traités en main, les détails des portraits physiques en caractéristiques morales. On verra que cette traduction coïncide excatement avec le caractère assigné aux sujets par Suétone ; coïncidence d'autant plus probante que cette méthode par récurrence, appliquée à des traits pris un par un, alors qu'un caractère correspond à un *ensemble* de traits, pourrait, à priori, réserver des surprises.

Il serait oiseux d'effectuer ici en détail cette « traduction » pour les douze Césars — dont, d'ailleurs, tous les portraits ne sont pas également détaillés ; nous n'insisterons que sur les portraits les plus développés et sur les cas les plus caractéristiques.

* * *

Le portrait de César (*Cés.*, 45, 1), dans le style « signalement », n'a pas deux lignes : *Fuisse dicitur excelsa statura, colore candido, teretibus membris, ore paulo pleniore, nigris uegetisque oculis.* C'est peu, Suétone venant d'annoncer qu'il allait, entre autres choses, indiquer la *forma* de César ; à vrai dire, en tant que portrait objectif, cela ne répond à rien : on ne trouve là ni impression générale ni, par contre, signalement minutieusement complet ; c'est très au-dessous de ce que Suétone et ses lecteurs pouvaient, ne serait-ce que par l'iconographie, connaître du physique de César. Le portrait est inexpressif et tronqué. Pourquoi? La traduction de ces traits va le dire.

Le teint *candidus* — non pas « blanc » (*albus*), ni pâle (*expallidus*, cf. *Cal.*, 50, 1), ce qui signifierait lâcheté — est le teint « clair », signe favorable, de l'εὐφυής[1], de l'être heureusement doué physiquement et moralement[2]. — Les membres bien faits caractérisent également ce type, comme aussi celui, voisin, de l'ἀνδρεῖος, du *uir fortis*[3]. — Des yeux noirs ternes seraient signe de lâcheté ou de

1. Remarquer App., 2, 151 : εὐφυεῖς ἄμφω (César et Alexandre) καὶ καλοί ; cf. aussi Plut., *Cés.*, 17, 2 : τὴν σάρκα λευκὸς καὶ ἁπαλος.

2. Pour le contraste des significations des teints « blanc » et « clair » : Pol., fol. 37 r° ; Adam., *Phys. B.*, 33 ; *Ep. Matr.*, 21 ; Ps.-Pol., 6 ; *Physiogn. lat.*, 79 ; — pour la définition du physique de l'εὐφυής : Adam., *Phys.* B, 46 ; Ps.-Aristt., 15 ; *Phys. lat.*, 92. César, du reste, tenait à passer pour tel : Dion Cass., 43, 43.

3. Pour εὐφυής, voir note précédente ; pour l'ἀνδρεῖος, Ps.-Aristt., *Physiogn.*, 13 ; Pol., fol. 44 r° et v° ; Adam., *Phys.* B, 44 ; *Physiogn. Lat.*, 90.

stupidité ; mais Suétone ajoute *uegetisque* : les yeux noirs et brillants indiquent l'εὔψυχος selon le Ps.-Aristote ; Polémon, plus prolixe, dit : vigilance, hardiesse, belle âme, intelligence et, pour la vivacité du regard : audace, nature vive, rapidité dans l'action, esprit d'entreprise[1]. — Quant à *ore paulo pleniore*, il est clair que « le visage un peu trop plein » (éd. Budé, trad. Ailloud) est une interprétation insoutenable au regard de l'iconographie, qui montre César avec un visage généralement émacié[2], jamais « plein » ; ce qui est, par contre, fortement développé, c'est *le tour de la bouche* (soit « la bouche » au sens large, par opposition à la seule ligne des lèvres), coupé de lèvres assez minces[3]. C'est, évidemment, en ce sens que Suétone a entendu *os*. Or — alors que « visage plein » serait signe de manque d'énergie, de stupidité[4] — ce dessin « plein » du tour de la bouche tel que l'offre l'iconographie est — par référence au lion — signe de : hardiesse, courage, grandeur d'âme (*labra tenuia in ore maiore*, dit la *Physiogn. lat.*[5], donnant à *os maius* le sens qu'impose l'iconographie pour l'*os paulo plenius* de Suétone). Notons combien cette rencontre non préméditée de l'iconographie et de la physiognomonie pour établir le mal-fondé de l'interprétation courante de l'expression de Suétone est révélatrice des raisons physiognomoniques du choix de ce trait par l'auteur.

Les quatre traits relevés par Suétone ont donc une signification convergente ; et il est frappant que celle-ci soit, précisément, en conformité rigoureuse avec ce caractère de génie hyperactif qui est celui prêté par Suétone à César tout au long du récit de sa vie[6]. On voit, dès lors, pourquoi le portrait de César se limite à cette énumération de traits si brève, si incomplète et si capricieuse en

1. Ps.-Aristt., 68 ; Pol., fol. 9 r° et v°, 16 r° ; Adam., *Phys.* B, 16, 36 ; *Ep. Matr.*, 6, 24 ; Ps.-Pol., 19, 26 ; *Physiogn. lat.*, 36.

2. César est, d'ailleurs, naturellement maigre ; cf. Plut., *César*, 17, 2 : τὴν ἕξιν ἰσχνός...

3. Sur les discussions auxquelles le passage a donné lieu, cf. Bernoulli, *Röm. Ikon.*, I, p. 148, qui opine sensiblement dans notre sens ; pour l'iconographie, voir, notamment, Id., *Ibid.*, pl. XIII (tête Farnèse de Naples), pl. XIV (statue cuirassée du Palais des Conservateurs), pl. XV (tête du British Museum), pl. XVI (buste de Berlin), pl. XVII (statue en toge de Berlin) ; pl. XVIII (buste de diorite de Berlin), et le buste de la collection Stroganoff, particulièrement typique.

4. *Physiogn. Lat.*, 50. Cf. Pol., 32 v° ; Ps.-Aristt., 62.

5. *Physiogn. Lat.*, 48. Cf. Ps.-Aristt., 60, et Adam., *Phys.* B., 24.

6. Cf. Suét., *Cés.*, 4, 2 ; 4, 4 ; 7, 1 ; 12 ; 14, 4 ; 16, 1 ; 18 ; 20 ; 23, 3 ; 28, 1 ; 30, 6 ; 36 ; 44, 1 ; 44, 7 (où Suétone souligne que la mort a surpris César au milieu d'entreprises en cours et en projet) ; 57, 4 ; 59, 1 ; 60, 1. Il est particulièrement curieux de comparer à ces passages les indications de Polémon concernant les yeux noirs et vifs citées plus haut.

apparence : c'est la liste des traits physiognomoniquement révélateurs de son caractère tel que le conçoit l'auteur, non une peinture simplement objective.

On pourrait objecter que l'on ne voit pas là le côté « mœurs dissolues » sur lequel Suétone rapporte maint on-dit fort affirmatif ; à quoi il serait loisible de trouver un écho dans le *color candidus*, qui peut, pris dans un sens défavorable, signifier effémination ou tempérament libidineux[1] ; mais ce seraient là subtilités inutiles : tout aussi bien que pour Suétone — comme pour la postérité — César est avant tout l'homme d'action, et non le héros occasionnel de telles anecdotes scandaleuses, il est plus probable que, dans ce portrait, c'est l'un — soit le caractère profond — et non l'autre dont il s'est soucié[2].

Le portrait d'Auguste offre, en tous points, un schéma très différent. Ici, le visage est seul analysé en détail, et il l'est avec un soin ahurissant pour le lecteur non prévenu. C'est qu'à la différence de César, Auguste n'a pas un caractère tout d'une pièce, mais complexe, sinon contradictoire.

Passons rapidement sur le sens individuel des traits[3] : leur ensemble compose un tableau psychologique plausible, mais il est assez inutile de nous appesantir là-dessus, cette expérience venant d'être faite pour le portrait de César. — Yeux brillants : hardiesse, énergie[4] ; cheveux ondulés et tirant sur le blond : nature bien douée[5] ; même sens pour les oreilles moyennes[6] et le teint, égale-

1. Ps.-Aristt., 67 et 31 ; il y a peut-être une indication en ce sens dans la description de César orateur, *Cés.*, 55, 4 (*uoce acuta, ardente motu gestuque, non sine uenustate*, la voix haute, le geste excessif et trop gracieux sont, dans les traités, caractéristiques du *cinaedus*).

2. Suétone, du reste, tient à bien affirmer les liaisons de César avec des femmes. Il est clair que ces anecdotes, que Suétone doit à l'objectivité historique de rapporter, étaient — exactes ou non — du domaine courant de l'invective et des médisances à l'égard des grands ; on les retrouve pour la plupart des empereurs, même pour Auguste (cf. *Aug.*, 68, les accusations portées par Sextus Pompée et par Antoine, et l'allusion du vers : *de Gallo Matris deum tympanizante*).

3. *Aug.*, 79 : *Oculos habuit claros ac nitidos, quibus etiam existimari uolebat inesse quiddam diuini uigoris, gaudebatque si cui sibi acrius contuenti quasi ad fulgorem solis uultum summitteret ; sed in senecta sinistro minus uidit ; dentes raros et exiguos et scabros ; capillum leuiter inflexum et flauum ; supercilia coniuncta ; mediocres aures ; nasum et a summo eminentiorem et ab imo deductiorem ; colorem inter aquilum candidumque ; staturam breuem... sed quae commoditate et aequitate membrorum occuleretur...*, etc.

4. Ps.-Aristt., 15, 68. — Les autres traités indiquent bien cette signification, mais leur étude des yeux est si détaillée que l'indication assez sommaire de Suétone pourrait recevoir dix « traductions » divergentes.

5. Ps.-Aristt., 69, 41 ; Pol., fol. 39 v° ; *Physiogn. lat.*, 14.

6. Pol., fol. 35 r° ; *Physiogn. lat.*, 47.

ment moyen[1], puisque mi-clair, mi-brun ; nez aquilin : grandeur d'âme et réflexion[2] ; sourcils joints : nature soucieuse[3] ; d'autre part, les dents petites et mal rangées sont un signe de débilité physique[4]. — Tout cela se tient, mais l'intérêt du portrait est ailleurs ; nous n'avons mis en jeu, dans cette analyse, que la physiognomonie la plus courante ; or, c'est, on va le voir, avec la physiognomonie zoologique que Suétone a considéré avant tout le cas d'Auguste.

En effet, ces yeux fascinants, où Auguste veut faire reconnaître *quiddam diuini uigoris*, ce regard insoutenable *rivalisant avec l'éclat du soleil*, c'est ce qu'on appelle communément[5] un regard d'aigle ; ce nez dont Suétone accentue jusqu'à l'outrance le profil dominateur, c'est le nez *aquilin*, en bec d'*aigle*[6] ; à quoi s'accordent les sourcils joints figurant le rebord frontal caractéristique de l'aigle. Ce n'est pas là construction gratuite faisant dire à Suétone ce qu'il ne pense pas : dans un dernier détail, il révèle l'image qui l'obsède : *colorem inter aquilum candidumque ;* il devrait dire *inter fuscum*[7] *candidumque*, ce qui serait, d'ailleurs, un trait bien banal et d'une précision assez oiseuse ; *fuscus* est le terme courant pour parler d'un teint basané ; c'est aussi le terme normal et clair en pareil cas chez les physiognomonistes et chez Suétone lui-même. Or, Suétone va là chercher un terme inusité, *aquilus*, non attesté depuis Plaute, un terme ambigu[8] qui, sans le contexte, sans le sentiment du lecteur qui l'interprète *fuscus*, signifierait aussi bien

1. Ps.-Aristt., 67 ; Pol., fol. 37 v°.

2. Ps.-Aristt., 61 ; *Physiogn. lat.*, 61, pour la grandeur d'âme ; Pol., fol. 34 r°, pour la réflexion.

3. *Physiogn. lat.*, 18.

4. Les traités de physiognomonie, ne parlant que des signes extérieurs, ne disent rien des dents (sauf si elles sortent de la bouche, sont très proéminentes) ; mais Aristote fait des dents rares et petites un signe de vie courte (*Hist. anim.*, 2, 3 501 b 22 ; *Probl.*, 10, 48 896 a 30 ; 34, 1 963 b 18).

5. C'est aussi ce que disent les traités. Ps.-Aristt., *Phys.*, 68 : οἱ δὲ χαροποὶ εὔψυχοι· ἀναφέρεται ἐπὶ λέοντα καὶ ἀετόν. Cf. aussi Isid., *Orig.*, 12, 7, 10 : *aquila ab acumine oculorum uocata.*

6. Id., *Ibid.* : οἱ δὲ γρυπὴν (ῥῖνα) ἔχοντες... μεγαλόψυχοι· ἀναφέρεται ἐπὶ τοὺς ἀετούς.

7. Cf. : Suét., éd. Roth (*Reliquiae*), p. 294 : *colore fusco* ; — le terme est courant pour le teint « basané » : Virg., Sén., 10, 38 ; Tib., 2, 3, 35 ; Prop. 2, 25, 12 ; Vitr., 6, 1, 12 ; Lact., *de op. dir.*, 12, 12 ; dans ces deux derniers exemples comme caractéristique ethnique.

8. Cf. André, *Les termes de couleur...*, p. 61-62 : les Anciens rattachent ce mot tantôt à *aquila*, tantôt à *aqua ;* il est évident qu'il ne peut s'agir ici de la couleur de l'eau, d'un gris ; il s'agit d'un brun, de la couleur de l'aigle.

le gris, le sombre de l'eau. Ce choix révèle une intention ; c'est : « le brun *de l'aigle* ». D'un détail de teint assez quelconque — ce teint est tout à fait banal, et l'on voit mal, autrement, pourquoi il est gardé pour la fin — Suétone s'est arrangé pour faire une notation où l'obsession de l' « aigle » se trahit. Ce ne peut être fortuit.

Et cela va loin[1] : Polémon, fol. 20 v° à 24 v°, a catalogué, aux fins de la pratique systématique de la physiognomonie zoologique, les caractères de quatre-vingt-treize espèces animales. Or, voici l'aigle : *Aquila : animi et corporis robusti, familiaris quamuis aspera, perfida, sublimis studii.* Il est aisé de voir qu'au moral Auguste vu par Suétone est, tout au long de sa biographie, présenté avec ces mêmes contrastes : tour à tour traitable et cruel, perfide ou paré des plus rares vertus.

Mais, surtout, cet Auguste-aigle a quelque chose de providentiel et de symbolique : l'aigle est, comme le lion, un animal roi[2] ; et c'est ce sens que les Romains prêtent au choix de l'aigle comme enseigne militaire ; plus précisément, enfin, chaque fois que l'aigle intervient dans les présages chez Suétone[3], il symbolise le principat, le pouvoir monarchique. On voit quelle signification pouvait prendre, aux yeux de Suétone, si sensible aux prodiges, cette rencontre : le type de l'aigle incarné dans le fondateur du

1. Il n'y a pas ici, en effet, de la part de Suétone, un simple jeu gratuit ; il s'agit de retrouver dans les traits d'Auguste non une certaine ressemblance avec l'aigle sur laquelle on pourrait rêver, mais une analogie exacte ayant un sens physiognomonique précis. Le cas n'est pas isolé : on a déjà vu que pour César, autre figure vraiment royale, Suétone avait probablement songé (*os paulo plenius*) à l'analogie du lion ; on verra plus loin que Caligula paraît avoir été assimilé par Suétone à la chèvre (cf. *Cal.*, 50 : *capram nominare...*). Ces recours à la physiognomonie zoologique — qui, en dépit de quelques tentatives (notamment Aristt., 1res *Anal.*, II, 27, 70 b) pour lui donner une base quelque peu logique, est dépourvue des possibilités de justification de principe des autres théories physiognomoniques et considère hardiment que les correspondances morphologiques entre l'homme et les animaux sont objectivement significatives d'une identité de caractère sans aucunement expliquer le fait — montrent bien que Suétone ne fait pas de la physiognomonie en dilettante, mais la suit aveuglément dans ses pires imprudences. On va voir, du reste, que, très probablement, il considérait cette analogie d'Auguste avec l'aigle comme une sorte de présage de son destin impérial, ce qui est pratiquement penser non plus en physiognomoniste, mais en métoposcope (il est, d'ailleurs, à noter que, *Tit.*, 2, 2, il rapporte l'exploit d'un métoposcope sans manifester le moindre doute). Cette orientation de la physiognomonie vers la divination est sensible chez Polémon (cf. fol. 47 r° à 48 v°) lui aussi.

2. Plat., *Rép.*, 5, 19, 474 d : τὸ γρυπὸν βασιλικόν φατε εἶναι.

3. Suét., *Galb.*, 1 ; *Aug.*, 96 ; *Vesp.*, 5 ; *Claud.*, 7 ; *Aug.*, 96 ; *Tib.*, 14 ; *Dom.*, 6 ; *Vit.*, 9. Deux de ces présages sont particulièrement significatifs : *Aug.*, 96, où, lors de l'entrevue des triumvirs, Auguste est symbolisé par l'aigle, tandis que ses collègues sont représentés par deux corbeaux ; *Vesp.*, 5, où, à Bédriac, deux aigles se battent, et le vainqueur est vaincu à son tour par un troisième venu de l'Orient.

principat, image même de la grandeur romaine — à qui, d'ailleurs, il a consacré sa plus importante biographie.

Mais le plus bel exemple de la méthode suivie par Suétone, le plus parfait, est celui du portrait de Caligula[1], tant parce qu'à première vue il paraît objectif et est fort loin de l'être que parce que la traduction physiognomonique de ses traits développe directement, et avec une richesse extrême de détails, le caractère du personnage. Quoique, lui aussi, rédigé dans le style de signalement des précédents, il a, sans doute, pour une large part, du simple fait de la physionomie naturellement frappante de son modèle, une expression vigoureuse, de sorte qu'on penserait volontiers que sa concision est celle d'une exactitude impartiale. Ce d'autant plus que l'on trouve chez Sénèque, *de Const. Sap.*, 18[2], un croquis mordant de Caligula à peu près identique — et Sénèque a fort bien connu Caligula ; que, d'autre part, Pline, 11, 143[3], et Tacite, *Ann.*, 15, 74, en confirment certains détails. Ainsi son exactitude, son objectivité ne paraissent-elles point faire de doute, et il ne semble point nécessaire de lui trouver une explication autre qu'une conformité pure et simple aux traits de son modèle.

Certitude spécieuse : les témoignages de Pline et de Tacite ne concernent que des détails isolés, qui ne préjugent que de l'*expression* de Caligula. Et celui de Sénèque est tendancieux : il a gardé une solide rancune à Caligula de l'avoir jadis condamné à mort pour de trop brillantes qualités d'orateur, et le portrait caricatural[4] qu'il en trace est de la même veine que tous les nombreux cris de rage haineuse dont, dans le *de Ira*, par un joli paradoxe, il poursuit Caligula[5] ; paradoxe qu'il renouvelle ici : venant de défi-

1. *Calig.*, 50 : *Statura fuit eminenti, colore expallido, corpore enormi, gracilitate maxima ceruicis et crurum, oculis et temporibus concauis, fronte late et torua, capillo raro ac circa uerticem nullo, hirsutus cetera. Quare, transeunte eo, prospicere ex superiore parte, aut omnino quacumque de causa « capram » nominare criminosum et exitiale habebatur.*

2. *Tanta illi palloris insaniam testantis foeditas erat, tanta oculorum sub fronte anili latentium toruitas, tanta capitis destituti et emendicaticiis capillis aspersi difformitas. Adice obsessam saetis ceruicem, et exilitatem crurum et enormitatem pedum.*

3. Pline, 11, 144 : (*oculi*) *Gaio principi rigentes ;* Tacite, *Ann.*, 15, 74 : un imposteur abusait de sa ressemblance avec Caligula pour se prétendre son fils : *habitu procerus et toruo uultu erat.*

4. Il dit lui-même d'avance, *Ibid.*, que Caligula était caricatural : *ipse materia risus benignissima.*

5. Sén., *de ira*, I, 20, 4 ; 5 ; 7 ; 8 — mégalomanie agressive de Caligula ; II, 33, en entier (anecdote de Pastor, invité par Caligula et obligé de faire bonne figure, le jour même où son fils, emprisonné pour avoir de trop beaux cheveux, a été exécuté parce qu'il avait demandé son salut) ; III, 18, 3-4 : Caligula s'amusant à torturer des citoyens ; 21 : folie

nir la *contumelia* comme la moquerie sur les défauts physiques[1] et de reprocher à Caligula d'avoir été *coutumeliosus*[2], il satisfait lui-même sa rancune par une caricature forcenée. Le renfort apporté par Sénèque à la cause de l'exactitude du portrait tracé par Suétone est donc fort suspect et doit plus inquiéter que rassurer. Par ailleurs, Suétone, à bien examiner, suit une tradition défavorable à Caligula, et c'est là pourquoi, justement, il se rencontre avec Sénèque ; le *capram nominare* de Suétone — qu'on se garde bien de commenter, comme si l'anecdote qu'il concerne était fort claire — ne correspond à aucune injure usuelle (le *capra*, dans ce sens, est un hapax[3]) ; Sénèque, dans son portrait de Caligula, n'en touche mot, lui qui, dans le même passage du *de Constantia Sapientis*, cite, parmi les *contumeliae*, de savoureux exemples d'injures animales[4] ; on en doit donc conclure que ce *capra* n'est pas un sobriquet populaire notoirement attaché à la personne de Caligula, mais un de ces nombreux « bons mots[5] » du genre de ceux que l'Atellane prodiguait aux empereurs[6] ; or, Caligula a eu maille à partir avec les auteurs d'Atellanes (*Cal.*, 27) : il a fait brûler, pour lèse-majesté, l'un d'entre eux, coupable d'un *ambigui ioci uersiculum ;* était-ce l'*ambiguus iocus* de ce *capra*[7] ou un autre, peu importe (encore que, pour ce malheureux auteur, son bon mot non précisé par Suétone dans la relation du fait se soit trouvé pour lui *exitialis* !) ; en tout cas, même de son vivant, Caligula a

destructrice. Voir aussi I, 19, où Sénèque, rapportant des exemples de cruauté de Caligula, avec d'horribles détails, a si bien conscience de céder à la rancune qu'il s'excuse de s'y appesantir. Cf. aussi *Benef.*, 7, 19.

1. *De Const. Sap.*, 16, 4 : *in capitis mei leuitatem iocatus est, et in oculorum ualetudinem et in crurum gracilitatem et in staturam ;* on notera la *crurum gracilitas*.

2. *Ibid.*, 18, 1.

3. V. Thesaurus ; il faut aller jusqu'à Ammien Marcellin pour trouver, mais avec *capella* (17, 12 ; 24, 8), un emploi analogue (= individu hirsute) ; mais rien ne prouve que ce soit autre chose qu'une métaphore occasionnelle.

4. *De Const. Sap.*, 17 : *ueruex marinus, struthocamelus depilatus ;* il est bien évident que, si l'anecdote de Suétone était aussi connue que sa phrase le suppose, ou si *capra* était une injure usuelle, Sénèque eût songé à *capra* avant d'aller chercher ces injures compliquées.

5. Voir notamment : Suét., *Tib.*, 45, 2 (*caprineus*), 3 (*hircus uetulus*) ; *Cal.*, 27, 1 ; *Ner.*, 39, 5 ; *Gal.*, 13, 1.

6. Les thèmes rustiques des Atellanes prêtaient à un bon mot où entrât *capra*. Il y a, d'ailleurs, une *Capella* de Pomponius.

7. D'après le texte de Suétone, il paraît assez clair que c'est le *hirsutus cetera* que glose cette anecdote. Sans doute avait-on fait allusion à une chèvre en la décrivant de sorte (pattes maigres, poil hirsute, lascivité) que chacun reconnût Caligula ; et le surnom de l'empereur avait pu — *ambiguus iocus* — servir à un calembour tel que *capra* — *capricula* — (Caligula).

été brocardé par l'Atellane ; son prédécesseur, Tibère, l'avait été au point d'être identifié constamment à Pappus[1] ; et alors on ne peut manquer de songer aux deux statuettes Ficoroni[2] dites Pappus et Maccus, citées partout comme exemples d'Atellani, de constater qu'elles ont, comme le Caligula de Suétone, le corps difforme, le front large et tourmenté, le crâne dénudé au sommet, et que, comme lui encore, ces personnages sont fous, lâches et lubriques[3], et qu'enfin la statuette de Maccus[4] ressemble trait pour trait au Caligula de Suétone. Coïncidence? peut-être ; mais, alors, d'où sort l'anecdote de ce *capram nominare*? Du reste, ce n'est pas la seule analogie qui soit suggérée par le portrait de Suétone : en fait, ce portrait appartient à un style grotesque bien connu : l'association de la laideur morale et de la disgrâce physique ; c'est déjà le type de Thersite dans Homère, *Il.*, 2, 216-219 : Thersite, littéralement l'*Effronté*, *contumeliosus*[5], lâche et odieux, laid[6], mal bâti comme Caligula ; et puis, « sur son crâne pointu s'étale un poil rare[7] », soit exactement le *capillo raro ac circa uerticem nullo* !

Dira-t-on que, lorsque son personnage est grotesque, l'historien est bien obligé de le représenter tel et qu'on ne saurait donc accuser Suétone d'avoir recueilli une tradition tendancieuse sous prétexte que son Caligula est affreux et ridicule? Dans ce cas, évidemment, nos soupçons seraient sans motif. Mais l'iconographie révèle-t-elle un Caligula affreux? Nullement. Monnaies[8], statues[9] lui donnent un physique juvénile, agréable et même, à vrai dire,

1. Hilberg, *Tiberius, Pappus et Atella, Wien. Stud.*, 1891, XIII, p. 167-169. Cf. Tac., *Ann.*, 4, 57 ; 6, 51 ; Suét., *Tib.*, 43-45 ; 46 ; 63-69 ; 72-73 ; 75.

2. Ficoroni, *Le maschere scenice*, pl. XIII, 2, et IX, 2 et 3.

3. Cf. Michaut, *Sur les tréteaux latins*, II, p. 266-267 ; W. Beare, *The Roman stage*, Londres, 1950, p. 131-132.

4. Selon Michaut, *loc. cit.*, Maccus est « l'idiot, l'abruti de la troupe ».

5. Hom., *Ibid.*, v. 213 : ὃς ἔπεα φρεσὶν ἦσιν ἄκοσμα τε πολλά τε ἤδη.

6. Id., *Ibid.*, v. 216 : αἴσχιστος δὲ ἀνὴρ ὑπὸ Ἴλιον ἦλθε.

7. Id., *Ibid.* : αὐτὰρ ὕπερθε | φοξὸς ἦν κεφαλήν, ψεδνὴ δ'ἐπενήνοθε λάχνη. — Trad. Bérard.

8. Cf. C. H. V. Sutherland, *Coinage in Roman imperial policy 31 B. C.-A. D. 68*, 1951, pl. X, 1-4 ; 7 ; 8 ; pl. XI, 1 ; 5.

9. Voir le buste cuirassé en basalte du Musée du Capitole ; la statue assise n° 1267 et la tête d'adolescent n° 1234 du Musée du Louvre ; le buste, cuirassé et couronné, de marbre du Musée de Copenhague (E. Stuckelberg, *Bildn. d. Röm. Kaiser...*, pl. 14) ; ce qui est frappant, c'est que, au moins entre la tête du Louvre 1234 et les bustes des Musées du Capitole et de Copenhague, il y a non seulement une extrême ressemblance de traits, mais, dans l'expression, le passage d'une physionomie calme à un air inquiétant et farouche, et que, d'autre part, *à la caricature près*, on retrouve là les traits décrits par Suétone. On notera, d'ailleurs, que c'est le haut du visage qui est inquiétant ; le bas du visage reste gracieux. Or, Suétone n'en dit mot.

séduisant, sans aucune de ces traces de laideur que l'idéalisation la plus complaisante ne peut éliminer. Insistons sur ce point : la lourdeur d'un Vespasien ou d'un Titus[1], l'empâtement des traits d'un Néron[2] ne constituent pas, sans doute, des exemples probants de l'impuissance de l'idéalisation à cacher totalement les disgrâces physiques : le goût avait évolué vers le réalisme ; mais, pour Claude, les conditions étaient les mêmes que pour Caligula : or, Claude, dans son iconographie, garde toujours quelque chose de misérable[3]. Et puis, enfin, la contestation serait ici oiseuse : il est bien entendu que d'un Caligula affreux une iconographie idéalisante se devait de faire un individu esthétiquement passable ; mais non un joli garçon : or, Caligula, dans son iconographie, est l'un des plus beaux, sinon le plus beau des Césars. Qu'il y ait là quelque complaisance[4], c'est possible ; mais, pour démentir la caricature suétonienne, il nous suffit qu'il ait été simplement passable : et c'est là ce qu'on ne peut, au pis, refuser d'admettre.

Suétone a donc suivi une tradition caricaturale. Pourquoi? C'est qu'il y trouve son compte. Tout d'abord, ce physique grotesque d'individu taré va bien avec le caractère odieux du personnage : que l'image physique d'un monarque détesté se voie chargée de toute l'horreur qu'il a inspirée au moral est dans l'ordre, et ainsi Suétone avait d'avance dans cette image monstrueuse un reflet sommaire de la monstruosité morale du personnage ; mais, surtout, ce physique contient tout ce qu'il faut pour que la physiognomonie y trouve les signes les plus défavorables.

Le *corpus enorme* ne suggère que la difformité et l'anomalie ; mais voici la traduction des autres traits : *teint pâle* : libido[5],

1. Cf. Bernoulli, *Röm. Ikon.*, II, pl. VII, et le Vespasien n° 1263 du Musée du Louvre.
2. Id., *Ibid.*, I, pl. XXIII, XXIV, XXV.
3. Non seulement dans l'ensemble des statues (cf. Bernoulli, *op. cit.*, I) ou monnaies (cf. Beare, *Coinage...*), où le respect de la ressemblance est visible, mais même dans la statue nue très idéalisée d'apparat du Musée du Vatican.
4. Il ne convient pas de l'exagérer. Cf. Charbonneaux, *L'art au siècle d'Auguste*, p. 58 (à propos de la tête de Caligula adolescent du Louvre) : « L'influence des modèles classiques et du type augustéen se sont ici beaucoup atténuées (citons-en comme indice la simplification du détail décoratif de la chevelure) : mais cette recherche de sobriété, qui paraît s'accorder à l'austérité affectée des goûts de Tibère, ne nuit en rien à la qualité plastique du portrait. On y reconnaît la distinction séduisante du jeune prince, le mieux doué, sans doute, des successeurs d'Auguste, mais aussi les signes qui expliquent la folie de ses dernières années — le volume anormal du crâne et la gracile mélancolie des traits. »
5. Ps.-Aristt., *Physiogn.*, 31 ; Ps.-Polémon (Foerster, *op. cit.*, I, p. 298 sqq.), 72 (peau blanche et nature velue).

lâcheté, goût de nuire[1]; *gracilité du cou* : manque d'énergie, lâcheté, mauvaises mœurs, éventuellement folie, en tout cas esprit malhonnête, malsain, épris d'ostentation[2]; *gracilité des jambes* : mauvaises mœurs, absence de retenue, lâcheté[3]; *yeux enfoncés* : lâcheté, folie possible, et, avec d'autres signes tels que la pâleur : caractère agité, asocial ou malfaisant[4]; *tempes creuses*, surtout avec les yeux caves : folie malfaisante[5]; *front large et tourmenté* : bestialité, sottise, avarice, absence de scrupules, perfidie, propension aux pires crimes, éventuellement les diverses folies[6]; *cheveux rares* (signe, d'ailleurs, peu commenté dans les traités, parce qu'infirmité plutôt que caractéristique physiognomonique) : mauvaises mœurs, perfidie[7]; *corps velu* : libido, mauvaises mœurs, impudeur, lâcheté, éventuellement esprit malfaisant, malsain et versatile[8].

Récapitulons : Caligula apparaît ici fou, libidineux, impudique, avare, instable, capable des pires crimes, acharné à nuire, perfide. Or, c'est exactement le caractère de son comportement; et, sous ces aspects de son caractère dénoncés par la physiognomonie, on pourrait classer tous les détails de sa biographie.

Devant une coïncidence pareille, on ne saurait admettre que, *par hasard*, Suétone ait réalisé un portrait objectif tel que les traités de physiognomonie — qui, inutile de le dire, sont fort loin d'être scientifiques[9] — permettent d'en tirer une traduction carac-

1. Adamantios, *Physiogn.* (Foerster, *op. cit.*, I, p. 297 sqq.), B, 33; *Epitome Matritensis* (Foerster, *op. cit.*, I, p. 320 sqq.), 91; Ps.-Pol., 6; *Physiogn. lat.*, 91.

2. Ps.-Aristt., 59; Adam., *Phys.* B., 21; 45; 60; Ps.-Pol., 56; 69; *Epit. Matr.*, 31; Polémon, fol. 31 v°; cf. *Ibid.*, fol. 18 r°; *Physiogn. lat.*, 53.

3. Ps.-Aristt., 46; Polémon, fol. 27 v°, 28 r°, 44 v°; Adam., *Phys.* B., 8; 112; *Physiogn. lat.*, 91; 112.

4. Ps.-Aristt., 63; Adam., *Phys.* B., 45; Ps.-Pol., 56; *Epit. Matr.*, 31; *Physiogn. lat.*, 31-32, qui indique, du reste, que les yeux caves sont, en principe, un signe défavorable.

5. Adam., *Phys.* B., 60 (signes du μωροπονήρος).

6. Ps.-Aristt., 64; Pol., fol. 17 r°; Ps.-Pol., 7; Adam., *Phys.* B., 26; *Physiogn. lat.*, 17; 38; 97; cf. Aristt., *Hist. anim.*, I, 9, 491 b; Tr.-Pomp. in Pl., 11, 275, etc.

7. Pol., fol. 39 r°; Adam., *Phys.* B., 37. — Noter que Galien, *De temper.*, 2, 6, lie calvitie et corps hirsute, et qu'Aristote, *Probl.*, 4, 18, 878 b, paraît en faire non un signe physiognomonique, mais, ce qui est assez voisin, une suite possible d'un tempérament *libidinosus*, ce qui rejoint une opinion vulgaire (César *moechus calvus*; cf. peut-être aussi la calvitie de Domitien : *libidinis nimiae*, etc.; Suét., *Dom.*, 22, 1); cf. aussi l'endocrinologie moderne, pour qui le « chauve velu » est typique d'une hypersécrétion endocrinienne mâle.

8. Ps.-Aristt., 69; cf. *Ibid.*, 31; Pol., fol. 40 r°, 40 v°, 39 v° (avec allusion à l'analogie avec la chèvre); Adam., *Phys.* B., 37; *Physiogn. lat.*, 87, 112.

9. Le fait avait déjà été soupçonné par un esprit non systématiquement sceptique, Galien, *de temper.*, 2, 6, qui ne nie pas leur exactitude, mais leur reproche de ne fournir aucune explication physiologique.

térologique ainsi exacte en tous points. La conclusion s'impose : le portrait suétonien n'est pas seulement, comme on l'a vu, d'une objectivité douteuse, ni même naïvement tendancieux ; il a été composé, ou plutôt ajusté, traités en main, pour confirmer le caractère de Caligula tel qu'il ressort du reste de la biographie. Non par une fantaisie futile, mais parce qu'aux yeux de Suétone *physiognomoniste*, il était objectivement *nécessaire* que le physique répondît au caractère.

Et, du même coup, on voit pourquoi Suétone a fait un sort à l'anecdote, rapportée par lui seul, du *capram nominare* : physiognomonie zoologique : la caractéristique dominante de la chèvre, c'est, physiquement, l'aspect hirsute, les pattes maigres et velues, moralement τὸ μαργὸν[1] — nature insensée ou nature lubrique[2] ; or, Caligula est hirsute, a les jambes maigres, il est *furiosus in uenerem*, et *furiosus* tout court.

Après cette triple expérience, qui, notons-le, non contente de montrer que la traduction des traits physiques des intéressés est strictement conforme à leur caractère, ce qui était son but essentiel, permet, chemin faisant, de résoudre — et ce n'est pas là le moins probant — tels mystères accessoires de ces portraits, il est assez inutile de poursuivre. Pour les portraits les plus sommaires, par définition, si Suétone les a plus ou moins négligés[3], c'est parce qu'il jugeait que l'analyse physiognomonique n'eût apporté que des banalités, ou qu'un seul trait suffisait à caractériser le personnage. Pour des portraits plus développés comme ceux de Tibère[4] ou de Néron[5], nous aboutirions à des redites — et en moins carac-

1. Adam., *Phys.* B., 2 : (τὸ οἰκεῖον ἦθος)... τράγῳ τὸ μάργον.

2. Pour l'analogie entre les traits prêtés à Caligula et le type « chèvre » : Pol., 22 v° ; Ps.-Aristt., 69 ; Pol., fol. 40 r° ; *Physiogn. lat.*, 87 ; d'autre part, Galien, *de Temper.*, 2, 6, critiquant les physiognomonistes d'être uniquement empiriques et de ne donner aucune justification valable de leurs déductions, en prend pour exemple qu'ils déclarent ἀφροδισιαστικὸς un homme qui a les jambes velues sous prétexte qu'il ressemble à une chèvre.

3. Le portrait de Vitellius, quoique traité sommairement et glissé comme une digression dans le récit de sa mort (*enormis proceritas, facies rubida ex uinulentia, uenter obesus*), est physiognomoniquement très correct : signes de lenteur d'esprit et de nature matérialiste.

4. Celui-ci est, d'ailleurs, plus médical qu'il ne paraît : la lenteur d'élocution, le mélange de raideur et de mouvements nerveux (des doigts) sont sans doute à relier au fait qu'il est gaucher. La traduction des traits fournit un mélange d'heureuses dispositions et de caractère renfermé et perfide, peut-être (*molli quadam digitorum gesticulatione*) de tempérament libidineux.

5. Mélange de bonnes dispositions et, d'autre part, de signes défavorables (méchanceté,

téristique[1], parce que ceux de César, d'Auguste et de Caligula sont d'une méthode particulièrement remarquable — quant à la technique suivie par Suétone. Relevons, pourtant, un dernier exemple, un simple détail du portrait de Domitien, pour son incidence imprévue sur l'interprétation du texte comme pour sa valeur révélatrice (*Dom.*, 18, 1) : *pulcher ac decens, et quidem... toto corpore, exceptis pedibus, quorum digitos restrictiores habebat;* trad. Ailloud : « il était beau et bien proportionné de toute sa personne, si ce n'est qu'il avait les doigts de pieds trop courts » ; sous cette forme, l'observation de Suétone serait d'une stupidité navrante : à quel caprice d'érudit forcené répondrait ce regard critique jeté sur les doigts de pieds de Domitien? En quoi, surtout, quelques millimètres de plus ou de moins aux orteils altéreraient-ils l'esthétique du corps de Domitien? Mais c'est que Suétone n'a pas dit *breuiores*, mais *restrictiores* : orteils recourbés, *en serres*, signe, disent sans ambiguïté les *Physiognomonica* du Ps.-Aristote[2], du *rapace.* Et c'est bien ainsi que Suétone l'entend : Domitien, en apparence, était équilibré, humain et généreux (comme l'atteste son physique *pulcher ac deceus* d'εὐφυής, par ailleurs) ; mais cela cachait une nature vicieuse et *rapace*, que les circonstances difficiles révéleront : *Dom.*, 33 : *super ingenii naturam inopia* RAPAX ! Exemple, on le voit, probant et assez prodigieux ; car il n'est point besoin, ici, de se livrer à de longues déductions : il suffit de laisser parler les textes pour que tout à la fois une notation absurde parce que mal comprise trouve son sens exact et l'intervention de la physiognomonie apparaisse en pleine évidence.

On pourrait s'étonner que Suétone n'ait procédé ainsi que dans les *Vies des XII Césars*, et aussi qu'il n'ait pas exploité, parmi les différentes sortes de physiognomonie, la théorie des climats. Précisément, dans son *De uiris illustribus*, on trouve plusieurs portraits physiques, et notamment celui de Térence : *Fuisse traditur mediocri statura, corpore gracili, colore fusco*[3]. On reconnaît son

déraison et, surtout — *venter projecto, gracillimis cruribus* — sensualité et libido : ces deux signes réunis sont typiques, selon les traités, du voluptueux).

1. Le portrait de Galba offre peut-être un exemple de « tricherie physiognomoniste » de Suétone (*Gal.*, 21) : Galba y est dit *aduncо naso*, terme ambigu signifiant soit « nez recourbé » (ce qui est le cas), soit « nez camus » (ῥὶς σιμή) : or, certaines leçons donnent, 13, 1, « *Venit Ohe Simus a villa* » ; à rapprocher de Pollux, 4, 19 : τῷ ἀγροίκῳ... ἡ ῥὶς σιμή? ou hasard?

2. Ps.-Aristt., *Phys.*, 44 : ἀναφέρεται ἐπὶ τοὺς ὄρνεις τοὺς γαμψώνυχας.

3. *De uiris illustribus*, *Deperd. libr. reliq.*, éd. Roth., p. 294.

style habituel en la matière ; mais ici, du fait de l'éloignement des temps, Suétone n'a, évidemment, aucun moyen précis d'être documenté sur le physique de Térence ; sinon, d'ailleurs, c'est bien plus, sans doute, sur la physionomie que sur le teint qu'il eût été informé ; qu'à cela ne tienne, ce Terentius, c'est *Terentius* AFER, et il lui donne le type des *Afri*, des « peuples du Sud [1] » des traités, dont le caractère plus fin que vigoureux s'accorde fort bien avec celui qu'on peut supposer au délicat et spirituel poète.

* * *

Il ne s'agit nullement de tout ramener, dans les portraits des *Vies*, à la physiognomonie. Ce serait certainement supposer à Suétone une position trop simpliste : sans doute sa conviction de la valeur objective du principe physiognomonique fait-elle du portrait physique le complément logique de l'étude morale ; de même, elle l'invite à faire figurer, au premier chef, dans ce portrait les traits que la physiognomonie répute significatifs du caractère du sujet, voire non sans s'autoriser quelques complaisances ; mais elle n'implique point qu'il n'y puisse faire entrer tels autres traits qui lui paraissent, à quelque autre titre, révélateurs ou caractéristiques. Car il est clair, à l'intérêt qu'il porte, par ailleurs, à l'hérédité, au tempérament, aux particularités d'ordre médical de ses personnages, que Suétone a des vues moins sommaires sur l'interconnexion du physique et du moral que les physiognomonistes, qu'il suppose, à la base de la réalité de chaque individu, un jeu très complexe de facteurs divers, et qu'ainsi le physique d'un sujet peut lui paraître suggestif en dehors de sa signification physiognomonique [2].

Mais, de toute façon, ce recours à la physiognomonie modifie

1. Pol., fol. 36 v° : *De forma meridianorum : Scias plagae meridianae incolas nigros, crispis capillis... exilibus carnibus... esse*, etc. ; Adam., *Phys.* B., 31 : οἱ δὲ ὑπὸ τῇ μεσεμβρίᾳ μελανότριχες, οὐλότριχες... λεπτοσκελεῖς, εὐμαθεῖς,, etc. C'était déjà la définition de Vitruve : 6, 1, 4 : ... *breuioribus corporibus, colore fusco, ... crucibus inualidis*, etc. ; 9 : ... *meridianae nationes animis acutissimis...*, etc.

2. Il note, par exemple, systématiquement la taille de ses personnages, détail auquel les traités de physiognomonie n'attachent qu'une signification très vague (et plus physiologique que psychologique : un grand corps est plus long à parcourir pour le sang, d'où, en principe, un tempérament moins actif, toutes choses égales par ailleurs) ; mais il est bien évident que la taille est, en soi, un élément caractéristique d'un individu. D'autres détails sont simplement là pour leur curiosité (nyctalopie de Tibère), etc.

bien des perspectives. Tout d'abord, il précise le sens de l'innovation du portrait physique, et pour le restreindre : Suétone n'a pas vu qu'il pouvait être un centre d'intérêt indépendant, et son invention une conquête nouvelle du genre biographique ; il ne lui sert qu'à corroborer les données de l'étude morale, dont alors il n'est qu'une dépendance ; littérairement, donc, il y a là une occasion perdue, et d'autant plus remarquablement que, çà et là (portrait de Claude, notamment)[1], Suétone montre qu'il était très capable de l'exploiter dans un sens pittoresque. En revanche, originale et audacieuse en soi, sa formule du portrait physique basé sur la physiognomonie implique, par surcroît, une conception neuve du travail historique : c'est, en fait, la science appelée à témoigner en matière historique, et c'est aussi la substitution, à l'exploitation directe du document historique, d'une reconstitution méthodique de la réalité.

Il éclaire, également, sur le caractère foncier de l'œuvre. La tendance générale de la critique moderne est de la juger sévèrement[2] : on reconnaît bien à Suétone une information riche et sûre, une critique historique d'allure presque moderne ; mais on lui tient rigueur de ne point manifester dans ses *Vies* les qualités d'un historien de type littéraire : dans ces *Vies*, en effet, ni narration historique proprement dite, ni considérations philosophiques ou morales, ni exploitation dramatique des caractères ou des situations — et, pourtant, le sujet y prêtait —, ni art dans la composition ou le style[3]. Le recours à la physiognomonie, surtout quand on le rapproche d'autres faits du même genre tels que la mise en cause de l'hérédité et du « terrain » physiologique ou pathologique, montre que ces reproches — au demeurant fait d'une critique

1. Suét., *Claud.*, 30, 1-2 ; mais il n'a pas cherché le pittoresque pour lui-même, mais seulement une évocation restituant exactement l'allure caractéristique de Claude ; si ce portrait, très pauvre de traits, n'est pas physiognomonique, c'est que, d'emblée (*Claud.*, 3, 3 ; 8, 8 ; etc.), Suétone a vu avant tout en lui l'anormal, du ressort du psychiatre plutôt que du physiognomoniste, et c'est en ce sens qu'il le caractérise, *Claud.*, 39, avec des termes grecs qui montrent qu'il pose un diagnostic : *ut graece dicam* μετεωρίαν *et* ἀδλεψίαν. — Le tableau des misères de santé d'Auguste (*Aug.*, 80) manifeste aussi des dons pittoresques, mais il est clair que, là surtout, Suétone n'a songé qu'à être exact : le comique de l'évocation n'était sans doute pas dans ses intentions.

2. Toutefois, M. J. Bayet, *Litt. lat.*, 1943, p. 616, juge avec sympathie Suétone et, sans le dire scientifique et physiognomoniste, relève qu' « il explique les hommes par l'hérédité, fait agir l'un sur l'autre le physique et le moral ».

3. Telle est la position de la plupart des manuels de littérature : cf. R. Pichon, *Hist. litt. lat.*, 1903, p. 703 : « Tacite est un historien philosophe, Florus un historien rhéteur ; Suétone n'est qu'un historien érudit » ; p. 705 : « Suétone pense peu et n'écrit pas du

n'importe comment trop dogmatique[1] — résultent d'une grave méprise. Ces *Vies* ne sont point des biographies au sens *littéraire* du mot, mais une série d'études *scientifiques* de personnalités ; éclairer les personnages sous tous les angles, les définir dans leur complexité en juxtaposant les détails révélateurs, faire entrevoir la structure intime de leur personnalité, bref les expliquer et expliquer leur destin par cette analyse méthodique de leur réalité, tel est l'objet évident de cette œuvre ; il est donc incongru de lui demander aussi bien la vision chronologique stricte d'une biographie narrative que des « beautés » dont elle n'aurait que faire, et la complexité de sa tâche excuse quelque peu la raideur — et parfois la confusion — de sa composition.

Enfin, il permet de caractériser le type intellectuel de Suétone. Sans doute, une fois admis ce dessein de l'œuvre, voit-on bien que Suétone, par sa méthode, l'orientation de sa culture, son observation impassible et soutenue par ses multiples compétences[2], est un esprit scientifique. Mais, si la physiognomonie a eu l'adhésion de maints bons esprits anciens — et surtout l'adhésion à son principe morphopsychologique — il n'en est pas moins vrai que, conçue dans l'esprit quasi divinatoire qui est celui des traités, et où la conçoit Suétone, c'est une pseudo-science. Et cela éclaire l'attitude de Suétone vis-à-vis des prodiges ; on appelle habituellement crédulité sa complaisance à les relater ; en fait, l'exégèse attentive à laquelle il les soumet n'est nullement d'un superstitout..., il réduit souvent l'histoire à un commérage. » Berthaut-Georgin, *Hist. litt. lat.*, 1923, p. 235 : « Collectionneur de faits, il ne se soucie ni d'idées générales, ni de vues philosophiques ou politiques. Sa composition, artificielle et monotone... » J. Humbert, *Hist. ill. litt. lat.*, 1932, p. 337 : « Ce biographe n'a pas vu qu'une biographie peut avoir l'intérêt d'un roman ; il n'y a pas d'évolution, pas de crise dans l'âme de ses héros... » « En somme, Suétone ne fait que rassembler des renseignements... », etc. M. Ailloud, dans la préface de son édition des *Vies* (1932), tout en reconnaissant que Suétone voit l'homme dans l'empereur, lui reproche de chercher seulement à étaler son érudition : « nul souci de la perspective, nul sens de la progression dramatique » (p. XL), « aucune préoccupation artistique » (p. XLI), etc.

1. Il y a, semble-t-il, quelque déformation professionnelle universitaire à juger un auteur non tel qu'il est, mais par rapport à l'image préconçue de l'écrivain latin idéal née de l'étude séculaire, scolaire, des « bons auteurs », à poser comme condition préalable qu'il observe les bienséances littéraires de digressions philosophiques aux bons endroits, d'une conception dramatique de l'histoire, etc. ; ainsi, R. Pichon, *op. cit.*, p. 703, n'hésite pas à déclarer Suétone inférieur à Florus !

2. En fait, Suétone, en toute occasion, confronte ses personnages avec la série de ses compétences : médecine, jeux, Jeux publics, grammaire, physiognomonie, divination, etc. ; d'où, sans doute, des longueurs, mais aussi un détail dans l'observation auquel n'atteindrait pas un historien ordinaire, faute de pouvoir les considérer sous tant d'angles différents.

tieux naïf, mais d'un expert en matière divinatoire ; il est alors clair que le crédit qu'il accorde à ces deux « sciences » de la physiognomonie et de la divination est de même ordre et de même origine : idée sommaire de la vérité scientifique, à laquelle il suffit que les faits aient été constatés — prétendument — par l'expérience courante et soient couverts de l'autorité de spécialistes ; mais, surtout, la croyance dans l'existence objective de signes — avec tout ce qu'elle comporte d'illusions sur la réalité [1] et d'erreurs sur la nature de la relation scientifique ; bref, Suétone apparaît alors comme un esprit scientifique [2] de type chimérique. Résultat, sans doute, pour une large part, d'une culture trop étendue et trop livresque pour le laisser réfléchir sur la méthode des sciences et comprendre même la différence entre une interprétation scientifique des faits et un jeu de rapprochements subjectifs sans justification rationnelle valable. Fait, aussi, d'une époque moins philosophe et facilement tournée vers l'occultisme. Et, en somme, attitude intellectuelle fort proche de celle des alchimistes ou des idéologues analogistes des temps modernes.

En tout cas, on voit que l'interprétation proposée des portraits physiques de Suétone, non seulement en donne une explication suggestive et dissipe maintes de leurs obscurités, mais permet de préciser le sens des *Vies* et de se faire une idée plus complexe et plus nuancée de leur auteur.

J. COUISSIN.

1. Car c'est, consciemment ou non, la concevoir comme une « forêt de symboles » et supposer partout des « correspondances ».

2. Il n'est pas, en effet, que chimérique. On peut, sans doute, être quelque peu inquiet, devant cette tendance fâcheuse, sur le sens exact qu'il attribue aux faits d'hérédité ou aux symptômes morbides : peut-être voit-il là encore des sortes de correspondances, les signes de forces obscures. Néanmoins, quelle que soit son optique, il fait preuve, sur certains points, d'une étonnante intuition : sa relation des symptômes de la folie de Caligula (*Cal.*, 50) est remarquablement conçue ; et l'on ne saurait assez admirer avec quel coup d'œil de psychanaliste il va chercher impassiblement les détails de comportement les plus secrètement révélateurs, et pas seulement ceux qui sont scandaleux : cf., par exemple, Domitien s'enfermant pour transpercer des mouches.